Souvenirs d'une ambulance de la ligne de feu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **23 (1915)**

Heft 12

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549078

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Souvenirs d'une ambulance de la ligne de feu

Les notes qui suivent ont été prises par une ambulancière qui revient du territoire français envahi.

« C'était presque toujours le soir, lorsque les lumières commençaient à s'allumer, que la porte de notre salle d'ambulance s'ouvrait toute grande, à deux battants, et que commençait le lamentable défilé des civières sanglantes.

Le coin occupé par nos six blessés français qui n'avaient pas eu le temps d'être évacués avant l'invasion allemande était, en comparaison du reste, un petit paradis. Ils étaient assis dans leurs lits très blancs et de là suivaient avec des regards de pitié leurs adversaires râlants que l'on nous apportait directement du champ de bataille.

Et nous nous représentions véritablement ce que doivent être ces lieux de boucherie en voyant ces tuniques grises raidies par le sang, ces grandes mains crispées serrant encore entre leurs doigts sanglants des touffes d'herbe ou des mottes de terre.

Quand ce que nous appelons le « déballage » des civières était terminé, les blessés couchés dans leurs lits tout frais et blancs, leurs membres las étendus enfin à l'abri des balles et des obus, il y avait alors une atmosphère d'apaisement, une sorte de douceur qui soulageait. Mais il restait encore les mourants, laissés tout bottés et habillés sur les lits vite teints en rouge. Oh! ces oreillers de suite cramoisis par les pauvres têtes fracassées qui s'y appuyaient avec la confiance finale, la confiance de l'être qui meurt et qui ne peut plus se défendre. Le carrelage de la salle était, lui aussi, d'un rouge noirâtre par places, et l'on évitait, au commencement, de mettre le pied sur ces lugubres flaques gluantes, mais ensuite l'habitude venait, et si le détour était trop grand ou le cas trop urgent, le pied s'y posait presque naturellement. Dire, mon Dieu, que l'on arrive à pouvoir marcher ainsi sur le sang humain!

Et puis, quand les dernières civières étaient vidées, quand les pas lourds des brancardiers s'étaient tus, voici qu'une sorte d'immense sanglot s'élevait, planait sur la grande salle, et les râles, les gémissements ininterrompus se mêlaient au crépitement des fusillades lointaines. Il y avait de pauvres colosses barbus qui geignaient comme des enfants malades, des petits soldats tout jeunes, qui demandaient doucement, avec obstination, leur maman, et parfois, au milieu d'un râle, entre les lèvres noires de sang coagulé, un doux nom de femme glissait: « Hulda! Marie! » Oh! noms de femmes inconnues qui même au milieu de ces hoquets d'agonie étiez une dernière caresse, un dernier reflet de joie et de tendresse, avec quel respect je vous écoutais, ainsi que ce nom qui, dans chaque langue, est le meilleur et le plus doux, maman! Vous a-t-on souvent réclamées, vous, pauvres mamans de là-bas!

Ensuite, insensiblement, avec la nuit, le silence augmentait, quelques visages crispés par l'épouvante et l'agonie s'étaient détendus et nous abaissions les paupières, parfois frangées de cils d'enfants, sur les yeux qui ne voyaient plus... Pour eux, c'est la paix, la guerre atroce est finie! Oh! ce repos absolu cette fois! Et nous allions à travers la salle, remettant un oreiller sous la tête d'un soldat français, essuyant la sueur d'agonie au front d'un soldat allemand, indistinctement, de l'un à l'autre, sentant qu'au-dessus des idées de patrie, de territoires, il n'y en a qu'une qui puisse soulager et apaiser, la pitié pour tous. »